

détente

Un grand comédien... chanteur par hasard

par Anne NORMAND

GRAND-MÈRE — La réputation de Serge Reggiani a franchi depuis belle lurette le mur des frontières. Plusieurs l'adulent, certains l'envient, presque tous l'admirent. Le cinéma l'a consacré vedette internationale. Faudrait-il pour autant se confiner à une étiquette de popularité? Il suffirait de presque rien, pourtant, pour faire d'une grande vedette un homme à la portée de tous...

Sa carrière

Il serait fastidieux de retracer ici le bilan d'une carrière qui s'éparpille entre le septième art et la chanson. Depuis longtemps déjà, le comédien a su gagner ses lettres de noblesse auprès du grand public. Comédien il était, et comédien il devait demeurer, jusqu'au jour où le destin lui a permis d'élargir son éventail de possibilités.

"Je me suis lancé dans la chanson par hasard, nous avoue-t-il en souriant. "J'avais alors quarante-six ans." La encore, la chance lui a souri. Qui ne se rappelle pas, en effet, de sa formidable interprétation de La

Ballade des Pendus, de François Villon? De la Java de la Bombe Atomique? Ou encore du célèbre Pont de Mirabeau, composé par Guillaume Apollinaire? Plusieurs grands succès ont ainsi jalonné sa carrière, le relevant jusqu'à la célébrité.

"Mes chansons correspondent toujours à ce que j'ai envie de raconter, nous explique-t-il. "Je m'inspire généralement de la musique avant de m'attaquer aux paroles. Une fois le produit fini, cependant, j'aime à ce que les deux s'équivalent."

Il tourne actuellement dans la dernière production de Gilles Carle, une comédie musicale du nom de "Fantastica" dont l'action se déroule dans la région mauricienne. Il ne tarit d'ailleurs pas d'éloges au sujet du célèbre réalisateur québécois, allant même jusqu'à le comparer à Ettore Scola et à Luchino Visconti.

"Lorsque Gilles Carle m'a demandé de participer à la distribution de son film, j'ai immédiatement accepté. A l'époque, je ne connaissais même pas la nature de l'intrigue." Le seul nom de

Carle lui apparaissant comme une garantie suffisante de validité, il lui emboîte allégrement le pas. Il ne devait pas le regretter.

"La technique cinématographique québécoise diffère sensiblement de celle que nous utilisons en France, déclare-t-il. Elle laisse davantage de place à la fantaisie et à l'improvisation. En ce sens, elle s'apparente davantage à l'industrie cinématographique italienne."

Il pourra bientôt juger sur place de la pertinence de sa comparaison, puisque Ettore Scola l'a engagé pour jouer dans son prochain long-métrage. M. Reggiani a toutefois refusé de se prononcer davantage à ce sujet, se bornant à déclarer qu'il s'envolerait prochainement pour les lieux de tournage.

Vous pourrez toujours demander à Gilles Carle ce qu'il en pense, puisqu'il a dernièrement rencontré le célèbre cinéaste italien par l'entremise de... Serge Reggiani.

L'HOMME
Si l'artiste s'emballa et bavarda du métier avec enthousiasme, l'homme par contre se referme comme

une tombe au moment de parler de lui-même. Son attitude trahit un certain malaise, qu'il excuse par le fait que "nous dérangeons le personnage qui sommeille en lui et qu'il doit entretenir tout au long du tournage." Mille excuses, Euclide.

"Je dois réinventer la naïveté à chaque fois que je joue," nous déclare-t-il. En fait, Serge Reggiani ne ressemble en rien à Euclide, son personnage, dont il ne possède ni la naïveté ni l'apparente bonasserie. Lui-même se décrit comme une nature aventureuse, adorant le jeu et recherchant le risque. A la limite, la peur exercerait sur lui une étrange fascination.

Peut-être faut-il être un peu casse-cou pour s'aventurer à fond dans l'univers artistique. Reggiani nous livre sa conception du métier en ces termes: "Je déteste l'habileté qui caractérise une certaine forme de production américaine. Un véritable acteur doit réussir à s'oublier. A la rigueur, l'expérience du métier pourrait même s'avérer un handicap. Il faut se concentrer de façon à créer un personnage, et non pas se contenter d'une interprétation convaincante."

Le monde moderne

Le film FANTASTICA traite largement du problème de la pollution, dont la gravité s'accroît de jour en jour. "Cette situation devrait toucher tout le monde, d'affirmer Serge Reggiani. Nous atteignons déjà les frontières de l'irréparable. Il faut réagir avant qu'il ne soit trop tard". Le film dresse un exposé de la situation telle qu'elle se présente actuellement sans toutefois tenter de provoquer une crise de conscientisation chez le spectateur.

Il avoue sans détours son aversion pour la laideur du modernisme. Le fil téléphonique irrite l'oeil et dépare la nature. "Chez moi, tous les câbles sont enfouis dans un souterrain. Rien n'apparaît en surface. Je ne m'oppose pas au modernisme comme tel, mais bien à la laideur physique qu'il engendre".

Le jeu questionnaire se termine en ces termes. A vous de déterminer, chez Monsieur Reggiani, si vous avez gagné ou perdu.



Serge Reggiani au cours du tournage ces jours-ci dans notre région du film Fantastica.

Michel Audy refait surface avec éclat

par Léo CLOUTIER

Depuis quelques jours, la région de la Mauricie n'a jamais tant entendu parler de cinéma. Tant mieux. Chaque jour, on ne manque pas de lire les billets de René Lord dont l'oeil observateur épèle les moindres détails d'un tournage, celui de FANTASTICA, comédie musicale de Gilles Carle. Avec le résultat bénéfique que les profanes vont pour une fois pouvoir se faire une idée assez juste des innombrables problèmes qui scandent les diverses étapes d'une telle opération.

Toute l'attention semble concentrée sur cet événement assez particulier pour nous au détriment de faits tout aussi importants.

Entre autres le retour de Michel Audy à la réalisation du film de long métrage. Une rentrée pour le moins fracassante. A dire vrai, Michel Audy n'a jamais cessé de faire des films. Depuis 1976 toutefois, un mur de silence s'est dressé autour de ses activités cinématographiques jusqu'à l'arrivée, il y a quelques semaines, d'une nouvelle sensationnelle. Un documentaire de 90 minutes sur des cultivateurs de la région. LE GROUPE DE FERMIERS DE SAINT-BONIFACE, signé par lui, se voyait attribuer un prix, "la Tour de bronze", au Festival de Saragosse en Espagne. A peine descendu de l'avion qui le ramenait de Sydney (Australie), Michel Audy recevait avec une joie non déguisée ce trophée soulignant l'excellence de son

travail. Mais qu'était-il allé faire en Australie? Là, c'est presque un conte de fées qui s'amorce. Les membres de Ciné-Campus se souviendront sûrement de la présentation, durant la saison de 1975-76, plus précisément en mars 1976, du film LA MAISON QUI EMPECHE DE VOIR LA VILLE réalisé par notre concitoyen en 1975. Par après, le film connut une diffusion restreinte peut-être mais très importante. Il devait en effet figurer tout d'abord au Festival international du Jeune cinéma à Thonon-les-Bains en France et ensuite aux Festivals de Sydney et de Melbourne en Australie.

Le Bureau des Festivals, rattaché au Secrétariat d'Etat à Ottawa, avait fait préparer une version soustrée en anglais. Cette version à laquelle on avait fait quelques retouches mineures fut celle que virent les Australiens. Loin de passer inaperçu, comme il l'avait été ici, le film provoqua là-bas une réaction très positive en général. Pour le scénariste Michel Moore, ce fut littéralement un choc. De fil en aiguille ce cinéaste australien parvint à atteindre Michel Audy et lui clamer son admiration pour LA MAISON QUI EMPECHE DE VOIR LA VILLE. Bien plus, il lui soumettait en même temps le scénario d'un film. Même si le scénario lui plaisait, Michel Audy ne se faisait pas d'illusion et demeurerait assez sceptique sur la probabilité

d'une réalisation concrète du projet.

Il n'en demeure pas moins qu'un échange de correspondance s'ensuivit qui devait aboutir à une invitation officielle lancée à Michel Audy de se rendre à Sydney pour un séjour de six semaines. C'était en avril dernier. Il s'agissait de tourner un film pilote de quinze minutes avec deux des meilleurs comédiens du cinéma australien, Angela Punch et Brian Brown. Lourde tâche pour Michel à qui il incombait de diriger des comédiens qu'il ne connaissait pas et dans une langue qui n'était pas la sienne. Heureusement pour lui, le handicap de la langue se résorbera assez vite lui permettant d'obtenir ce qu'il voulait des interprètes et de l'équipe technique dont il était entouré pour cet essai.

Il semble que Michel Audy et le scénariste Michel Moore aient très vite vibré aux mêmes longueurs d'ondes pour en arriver à une communion parfaite. Le film, qui arbore comme titre le nom d'une petite fille, SKY, est un drame psychologique où l'on voit la difficulté, entre un homme et une femme, lui à peine débarqué du Vietnam, elle une divorcée en quête de sécurité, de se rencontrer et de communiquer. Des éléments d'action s'introduisent dans ce drame et permettent de mieux comprendre le comportement des personnages.

Michel Audy avoue qu'on l'a gâté en mettant à sa disposition le plus célèbre directeur de photographie en Australie, James Cohen, de même que le populaire musicien Roy Ritchie qui a déjà composé la trame musicale du film. Néanmoins tout dépendait du film pilote. Point n'est besoin de dire que Michel Audy attendait avec anxiété voire avec angoisse l'issue de cet essai après le premier visionnement.

Tout semble avoir été pour le mieux puisque la Commission du Film et la maison de production Abraxas Film ont accepté le scénario. Le contrat se signera en octobre entre ces derniers et les Films Michel Audy Inc. Le tournage du film aura lieu en juin et juillet 1980 à Sydney. La production prévoit un film réalisé en Panavision avec pellicule couleur 35mm et son stéréo. En outre il serait presque acquis qu'une maison de distribution montrealaise se chargerait de la version française de SKY et en obtiendrait les droits de distribution pour tous les pays francophones.

Aventure fantastique s'il en est une. Un jeune de chez nous réalisant un film à l'autre bout du monde alors qu'il est presque oublié dans son milieu. Tout ce qu'il faut pour redonner de l'enthousiasme à un cinéaste crevant de talent qui replonge dans son habitat naturel. Pour Michel Audy, c'est un lancement qui menace de faire du bruit. Ce que nous lui souhaitons ardemment en l'assurant que nous nous tiendrons aux aguets pour suivre le déroulement de cette expérience extraordinaire.



Le cinéaste Michel Audy (à droite) expliquant un détail de mise en scène aux comédiens Angela Punch et Brian Brown.

De Buhler et de plusieurs autres

par André Gaudreault

"Simple histoire", Michel Buhler. Sur étiquette CBS. No PFC 90542.

La presse française dit de Michel Buhler que "c'est déjà un nom imposé sans concessions", qu'il s'impose d'emblée au spectateur en disciple des plus grands", ou "qu'il a simplement du coffre d'où il tire de paisibles vacheries".

On peut difficilement être en désaccord avec ces commentaires, encore qu'on ne puisse affirmer que Buhler soit un novateur. Ce qu'il fait s'inscrit tout bonnement dans la bonne chanson française actuelle. Mais ce n'est pas parce qu'il a écrit son petit refrain sur la froideur du béton des banlieues et la chaleur du coeur de la ville que je vais lui trouver plus de talent qu'il en a. (Malheureusement, pour nombre de critiques, c'est là un critère de valeur, ce qui m'a toujours enragé).

Mais du talent, il en a, c'est indéniable. Il écrit bien, il compose des musiques qui se tiennent (et se retiennent) et par surcroît il chante bien... je veux dire que la voix est belle.

Et puis Michel Buhler chante la vie. La vie difficile bien sûr, puisque la vie facile ça n'existe pas. Mais il n'y a pas de hargne chez Buhler, chose que l'on pourrait reprocher à un Bernard Lavilliers, par exemple (si je suis "pogne", c'est la faute de la société). Non, Buhler serait plus proche de gens comme Yves Simon, Yves Duteil, Claude Lelouch ou

Nicolas Peyrac, à qui justement il fait penser comme interprète. J'y reviens, c'est dans la lignée de ce qui se fait de bon en France dans le moment, dans un certain type de chanson dont j'exclus des gens comme Léo Ferré et quelques autres qui sont des cas d'espèce, de même que des enragés comme Lavilliers que je considère comme des salisseurs d'âmes et de cerveaux, dont le malaise intérieur ne serait causé que par les autres, la société comme ils disent.

Pour revenir à Michel Buhler, je ne suis pas mécontent d'avoir fait sa connaissance. Cet instituteur suisse à la carrure d'athlète, âgé d'une trentaine d'années, me paraît très sain dans sa lucidité.

Quelques chansons à noter: "Simple histoire", "Quand on est seul", "Faubourg de Buenos Aires" et "Jean d'en haut" qui semble lui avoir été inspirée par Gilles Vigneault dont il a partagé de nombreux spectacles en France, en première partie évidemment, Vigneault étant la vedette.

Il s'agit là, selon la relationniste de la maison CBS, d'un premier envoi consécutif à une entente entre CBS et la maison française L'Escargot, maison vouée aux choses de qualité, et qui sera suivie de nombreux autres qui m'apparaissent tout aussi intéressants. Une initiative de CBS qui n'est pas sans me réjouir. On va un peu moins tourner en rond, autour des mêmes noms. Les nouveaux venus, quand ils ont du ta-

lent, méritent d'être connus. J'attends maintenant avec

impatience le fameux François Bérenger, le plus

féroce contestataire français du moment, à ce

qu'on dit. "Universum", Demis

Roussos. Un disque Mercury, No SRM-1-3744.

Il est vrai que le disco y concourt dans une large mesure, ce genre ne connaissant pas de saison, mais les chroniqueurs de disques connaissent un été faste, les envois de disques étant considérablement plus nombreux que d'habitude en été, il nous semble.

Cela nous amène à passer rapidement sur les derniers arrivages, d'autant plus que nous serons en vacances tout le mois d'août.

On ne présente plus Demis Roussos. Cet ancien du groupe "Aphrodite's Child" s'étant vite fait un nom à la dissolution du groupe, tout comme son ami Vangelis Papathanassiou. Mais au contraire de ce dernier, Roussos n'a pas choisi la recherche, l'exploration de nouvelles voies. D'abord chanteur et doté d'une voix assez particulière, Demis Roussos s'est laissé porter par le succès facile. A vrai dire, il fait ce qu'on appellerait de la chansonnette.

Et cet autre microsillon ne déroge pas à la règle. La chanson d'amour dans toute sa facilité, avec de temps en temps, certaines choses plus valables.

"Bonsoir mesdames et messieurs", Michel Dulac. Sur étiquette Colibri. No CO-1005.

En écoutant ce microsillon québécois, on se demande s'il s'agit d'un canular ou de quelque chose de vraiment sérieux. L'enregistrement semble dater de plusieurs années. Michel Dulac y re-

prend quelques grands succès des beaux jours du rock and roll et du yéyé, comme "Oh lady!", "C'est pas sérieux", "Où va-t-elle" ou encore "I'll Try", "Sweet Sweet Girl" et "Are You Sincere".

Un côté en français, l'autre en anglais. Enregistrement déficient (serait-ce volontaire). Un drôle de disque qui a déjà une douzaine d'années, dirait-on.

"Destination", Daniel Barbe. Un disque Bobinason. No LB 1907.

J'ai entendu dire du microsillon de Daniel Barbe, que ce pianiste montrealais n'inventait rien. C'est peut-être vrai, mais il n'en reste pas moins que ce qu'il fait, il le fait bien. Que cela soit funky, disco ou que cela s'apparente à des rythmes de valse ou de slow-fox, Daniel Barbe fait un travail propre.

D'accord, on ne va pas se rouler sur le tapis ou monter dans les tentures, mais on écouterait sans déplaisir. Il a quand même le mérite d'avoir fait un truc disco en y incluant une guitare électrique manière rock.

"Danielle Licari", Danielle Licari. Dans la collection Rappel de Barclay. No 45315.

Si vous aimez Danielle Licari, celle qui a choisi non pas de chanter, mais de vocaliser, et si vous ne possédez aucun de ses disques, c'est peut-être l'occasion pour vous. Un mélange de folklore international surtout. Licari y est comme d'habitude. Bon mais un peu lassant.



michel buhler "simple histoire"